FABLE XV [1].

Le Rat et l'Éléphant.

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière [2] :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,

[1] 28e du livre Ier de Phèdre.

[2] Voilà une idée à laquelle Montesquieu touche de bien près dans ce passage. « La paresse est un effet de l'orgueil. Le travail « est une suite de la vanité. L'orgueil d'un Espagnol le portera à « ne point travailler ; la vanité d'un François le portera à savoir « mieux travailler que les autres. »

Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison [1],
S'en alloit en pélerinage.
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en auroit dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant [2].

[1] Le cortège de cette sultane est assez ridiculement composé. Ce n'est pas là de la bonne plaisanterie.

[2] Le mécanisme de ces derniers vers est remarquable. Le discours du rat est en vers graves, longs et pompeux, parcequ'il se complaît dans son orgueil. La rapidité de ceux qui suivent nous rend tout-à-fait présente l'expédition du chat.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter [1].

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,

[1] . . . . . *Multis ipsum*
Timuisse nocet; multi ad fatum
Venere suum dum fata timent.
SENEC. *Œdip.*

Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint. Mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir [1].
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion:
Ah! monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra:
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poëte Eschyle.

[1] Expression très précise d'une pensée très vraie.

Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,
Passa par-là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser:
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art [1], s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte :
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions [2] de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

[1] La Fontaine nous a occupés de la divination sans la nommer; mais il abonde tellement dans sa pensée qu'il en parle maintenant comme s'il venoit de le faire. Cette distraction n'a rien de fâcheux, parcequ'elle ne nuit pas à la clarté.

[2] *D'une conjoncture, et non des conjonctions.* Jeu de mots indigne de La Fontaine.

Jupiter [1] le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? Un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su [2].
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend; sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas :
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.

[1] Il n'est presque pas besoin de remarquer que le Jupiter dont il est ici question, c'est la planète et non le dieu. Nous avons quitté le langage de la poésie pour celui de l'astrologie judiciaire.

[2] Vers composé de monosyllabes, qui choque singulièrement l'harmonie, comme cela arrive presque toujours.

Ce n'est pas là une fable.

Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVII.

L'Ane et le Chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature [1].
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature [2].
Il alloit par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat [3];

[1] Un de ces vers auxquels La Fontaine a donné l'autorité des proverbes.

[2] Les personnages de La Fontaine ont un caractère si soutenu qu'il craint de les y faire déroger. C'est la cause de cette réticence.

[3] Ce vers est charmant après le précédent, où il ne s'agit que de chardons; mais ceux qui suivent n'en sont-ils pas une redondance un peu recherchée? Le poëte étoit très plaisant sans avoir l'air d'y prétendre; et on est fâché qu'il se mette en frais pour étendre inutilement sa pensée.

Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse; mot : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille;
Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire;
On t'a ferré de neuf : et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide [1].

[1] Il n'étoit peut-être pas besoin de revenir sur cette idée qui est fort bien exprimée au commencement de la fable.

FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa l'appuyoit;
De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support[1] en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il en coûtoit pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage.
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger;
Quelque poison l'enverra protéger

[1] *Support* se prend pour *appui* au sens propre, mais il ne peut le remplacer au figuré.

Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla;
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites :
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer;
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois. Mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule

Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait : il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit : et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.
[1] Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

FABLE XIX [2].

L'Avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent :
L'un étoit pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage ;
Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.

[1] Il n'étoit pas besoin de deux récits pour amener cette affabulation. Le prologue est de trop.

[2] 19e du liv. Ier de Phèdre.

C'étoit tout homme sot [1] : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant [2],
Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre [3],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement [4].
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.

[1] On a déjà remarqué combien étoit adroite et dramatique la manière dont La Fontaine intervient dans sa narration. Ce vers en offre un nouvel exemple.

[2] Petit vers qui n'est qu'une négligence, puisqu'il n'est pas une beauté.

[3] *Chambre* pour *étage*, inusité.

[4] *Quibus umbra sua famulatur unice.*
Epist. obscur. viror.

Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut; il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut par-tout des mépris :
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix [1].

FABLE XX [2].

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :

[1] Joli vers que personne n'a oublié.
La Fontaine a cependant dit ailleurs :

Hélas! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor?
Épît. à Huet.

[2] « Je n'ai jamais bien compris la fable de *Jupiter et les Tonnerres* « dans La Fontaine. Lui auroit-on donné le sujet de cette mauvaise « fable qu'il mit en vers si éloignés de son genre? Vouloit-on dire « que les ministres de Louis XIV étoient inflexibles, et que le roi « pardonnoit? » VOLTAIRE.

Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

[1] O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit [2].

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs [3]
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.

[1] Apostrophe belle et touchante qui réunit le mérite de l'expression à celui de la pensée.

[2] Le vieillard chez qui Psyché se réfugie lui conseille aussi *de laisser son époux dormir sur sa colère.*

[3] Périphrase mal tournée; il falloit répéter *dont.*